

Léon-François Hoffmann, *Le Nègre romantique*, Paris, Payot, 1973.

Maximilien Laroche

Volume 7, numéro 1, avril 1974

La paralittérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500316ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500316ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laroche, M. (1974). Compte rendu de [Léon-François Hoffmann, *Le Nègre romantique*, Paris, Payot, 1973.] *Études littéraires*, 7(1), 197–199.
<https://doi.org/10.7202/500316ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1974

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

le Rose et le Vert, qui aurait dû développer le sujet de *Mina de Van-ghel* (voir son excellent article dans *Paragone* n° 278, avrip1973).

*

Entretiens sur la pluralité du texte, ces essais abandonnent les circuits établis pour suivre des voies obliques ou s'aventurer dans les régions fascinantes du possible. Le vrai lieu de la critique, tel qu'il se formule dans ce livre, est l'espace à double entrée de la relation qui peut s'établir entre une œuvre littéraire et son lecteur, entre « l'œuvre » et ses avatars. Le volume refermé, on est tout étonné de découvrir qu'on a réellement lu des textes neufs, ou qu'on les a relus, non pas seulement une nouvelle fois, mais différemment.

Ce recueil constitué avec une telle unité de méthode a aussi une autre unité, celle de l'écriture, retenue, maîtrisée, nette et lucide au possible, qui ne succombe jamais aux tentations cryptographiques. Le tissu serré des expériences et des mémoires multipliées qui en résultent est refoulé, contrôlé par une volonté constante de sobriété et de transparence, par un goût de la mesure qu'on serait tenté de définir toscan, et qui s'avère finalement comme la plus amoureuse des circonspections.

Fausta GARAVINI

Université de Florence

□ □ □

Léon-François HOFFMANN, **le Nègre romantique**, Paris, Payot, 1973.

Le Nègre romantique étudie un personnage littéraire : celui du nègre, dans le roman, la poésie, le théâtre et l'essai entre 1815 et 1848. Mais avant

de cerner le visage de ce personnage dans la littérature romantique, Léon-François Hoffmann remonte jusqu'à *la Chanson de Roland* pour passer en revue, aussi bien dans les œuvres d'imagination que dans les récits de voyage ou les œuvres polémiques, les images successives que les écrivains français se sont formées du nègre. Cette image a varié au fur et à mesure que les contacts entre Français et Africains se sont multipliés. Le XVII^e siècle marque donc un tournant puisque c'est à ce moment-là qu'avec la colonisation française en Amérique, aux Antilles surtout, et avec la traite que l'image du nègre a commencé à se dessiner avec quelque précision. Il va sans dire que cette image a évolué en fonction des circonstances historiques qui ont posé le problème des rapports entre nègres et blancs à la conscience européenne. Ainsi la montée de la philosophie des lumières et la nécessité de justifier l'esclavage, c'est-à-dire au fond l'entreprise économique qu'était la colonisation aux Antilles, a donné naissance au racisme moderne. Sur la manière et les étapes selon lesquelles ce racisme s'est peu à peu constitué, l'évolution de la littérature au XVIII^e siècle, que l'image des années qui ont précédé ou suivi la Révolution française, est particulièrement éclairante. Mais c'est entre 1815 et 1848, au moment où la France digérait sa révolution bourgeoise, alors qu'il s'agissait d'ajuster les principes de 1789 aux réalités de la société bourgeoise de la première moitié du XIX^e siècle que l'image du nègre prend tout son relief et son intérêt. À travers un personnage littéraire, celui du nègre, nous voyons se dessiner une véritable obsession de la conscience française et européenne.

Le livre de Léon-François Hoffmann est un livre important à divers

points de vue. D'abord d'un point de vue méthodologique, il faut souligner cette remarquable résurrection du passé que constitue *le Nègre romantique* où la somme considérable de travail, recherches, lectures et analyse d'un corpus de textes variés pourrait presque passer inaperçu tellement l'auteur a su lier la revue de sa documentation au fil conducteur d'une idée directrice très ferme mais aussi très souple par l'humour dont elle est fort souvent empreinte. Si l'érudition peut, parfois, devenir un fardeau et un défaut, ici elle est au contraire une qualité et je pourrais presque dire une source d'allègement puisqu'il nous fait entrer avec intérêt dans l'examen d'une question qui lie le présent au passé. Car c'est là, surtout d'un point de vue méthodologique, que se trouve l'un des intérêts fondamentaux du *Nègre romantique*.

Que l'étude d'un personnage littéraire puisse conduire peu à peu à l'analyse d'une obsession collective, voilà qui donne à un livre de sociologie de la littérature une portée qui dépasse la simple curiosité que peut susciter en nous l'étude de quelque idéologie aujourd'hui disparue. Il s'agit de prendre conscience par l'examen d'un problème que posent des textes du passé d'une question toujours d'actualité : l'image du nègre dans la conscience collective des Français de l'Époque Romantique. Comme nous le dit Léon-François Hoffmann et comme il est aisé de s'en apercevoir, cette image, si elle s'est transformée quelque peu, n'est pas moins encore chargée de tous les stéréotypes dont la littérature romantique en particulier était porteuse.

Et c'est pourquoi, au-delà de l'intérêt méthodologique que peut présenter une telle étude, il y a un deuxième intérêt. Plus largement une telle étude

pose le problème de l'interprétation des textes littéraires, celui de leur lecture. Et ici deux ordres de perception sont à considérer.

Le lecteur blanc auquel Léon-François Hoffmann adresse au début de son livre un avant-propos a intérêt à prendre conscience d'un problème en apparence historique, passé, mais, au fond, toujours d'actualité : celui de l'idéologie que son langage et la littérature révèlent en ce qui concerne les rapports entre nègres et blancs. Mais le lecteur nègre a lui aussi intérêt à une telle lecture. Il peut d'une part mesurer le chemin parcouru et à parcourir dans ses relations avec le monde blanc et sa littérature et surtout prendre conscience de la nécessaire distinction de son point de vue de celui que les auteurs blancs peuvent avoir. En somme si *le Nègre romantique* révèle, dans la littérature romantique, l'existence de l'idéologie « d'une société névrosée par la contradiction entre l'organisation de son économie et les principes moraux dont elle se réclame » (p. 138), le nègre d'aujourd'hui ne peut qu'y apprendre d'abord à dépister dans la littérature d'hier et d'aujourd'hui la persistance d'une telle idéologie et surtout il ne peut que tirer la leçon qu'il faut surtout prendre garde de ne pas se donner une idéologie qui, même par le mirage de la culture, continuerait à le lier à ceux qui voudraient demeurer au moins ses maîtres spirituels.

C'est donc dire que *le Nègre romantique* n'est pas pour son auteur ni pour ses lecteurs, nègres ou blancs, simplement un livre, c'est-à-dire un recueil de mots, destiné à orner le silence ou l'inaction. Il s'agit pour l'auteur, et pour ses lecteurs, aussi bien nègres que blancs, d'un livre dont la lecture conduit à faire un geste, dont le plus innocent, on s'en

doute, ne serait pas celui de se croiser les bras et de ne rien faire.

« Tout humanisme est dérisoire qui ne propose pas, pour premier objectif, de mettre hors la loi le racisme », dit Etiemble que cite Léon-François Hoffmann qui conclut d'ailleurs son avant-propos par ces termes : « Si elle apporte quelques lumières sur l'origine et le développement du préjugé de couleur, je souhaite que la présente étude puisse (combien modestement, j'en suis bien conscient) contribuer à sa disparition. » (p. 7)

Et pour enlever toute excuse à ceux qui ne se sentiraient pas une âme de guerillero ou qui pourraient trop vite prendre prétexte de leur sentiment foncièrement non violent, je vois déjà un domaine précis où pourrait se concrétiser ce geste que le livre d'Hoffmann invite à faire : le domaine de l'analyse des textes littéraires, des textes des grands écrivains tout particulièrement. *Le Nègre romantique* nous en fournit déjà un modèle en remontant du personnage littéraire à l'obsession collective, c'est-à-dire de l'esthétique à la sociologie et à l'anthropologie, donc finalement à la philosophie. Non pas une philosophie désincarnée mais concrète, qui ne se voile pas hypocritement les yeux mais regarde la réalité bien en face.

Dans cet ordre d'idées, le livre de Gilbert Varet, *Racisme et philosophie*, (Paris, Denoël, 1973) vient appuyer l'entreprise de Léon-François Hoffmann en analysant le cas de Baudelaire dont l'esthétique ne saurait être considérée sans qu'on tienne compte de ses relations avec la « créole », Jeanne Duval.

« Le cas de Baudelaire, présente de l'intérêt encore d'un autre point de vue, plus important que le seul point

de vue de la langue : s'il n'est sans doute pas le premier poète qui ait chanté la femme noire en français, il est le premier qui l'ait fait d'une façon si directe, au point de nous en imposer la proche présence à ce degré extraordinaire. Le fait n'est sans doute pas étranger au pire destin du premier de nos « poètes maudits » : et si c'était justement *pour cela* qu'il s'est senti « damné » avant même d'avoir été condamné. » (Gilbert Varet, *Racisme et philosophie*, p. 258).

Rimbaud et l'Éthiopie ; Lamartine, chantre d'Elvire et de Toussaint-Louverture et signataire, comme président de la République Française en 1848, du décret abolissant l'esclavage ; Victor-Hugo, auteur de *Bug-Jargal* et des *Misérables*. « Comment peut-on être ambassadeur et poète ? » se demandaient les surréalistes à propos de Claudel. La même question, plus circonstanciée doit être posée pour presque tous les auteurs. La littérature n'est jamais innocente.

Maximilien LAROCHE

Université Laval

□ □ □

Victor CHKLOVSKI, *Sur la théorie de la prose*, Lausanne, édition l'Âge d'Homme, 1973, 303 p.

Le public de langue française avait surtout pu lire jusqu'à présent l'œuvre de fiction de Victor Chklovski¹, un des chefs de file de la première

¹ *Voyage sentimental*, traduit du russe par Vi. Pozner, Paris, Gallimard, 1963 ; *Zoo, lettres qui ne parlent pas d'amour ou la Troisième Héloïse*, id. ; *Capitaine Fédotov*, récit traduit du russe par Elsa Triolet, Paris, Gallimard, 1968. Ajoutons à ces textes de fiction *la Marche du cheval*, recueil d'articles publiés entre 1919 et 1921, traduit par Michel Pétris aux éditions Champ libre, 1973, 184 p.